

J'AI
LU

POUR elle

CRÉPUSCULE

BEC McMASTER

LE MAÎTRE DE LA GUILDE

Londres la ténébreuse



Le maître
de la Guilde

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LONDRES LA TÉNÉBREUSE

- 1 – La fugitive de Whitechapel
N° 11079
- 1.5 – De sang et de glace
Numérique
- 2 – La Bête de l'ombre
N° 11294

BEC
McMASTER

LONDRES LA TÉNÉBREUSE – 3

Le maître
de la Guilde

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Tiphaine Scheuer*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées, retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

MY LADY QUICKSILVER

Éditeur original

Sourcebooks Casablanca, an imprint of Sourcebooks, Inc., Illinois

© Bec McMaster, 2013

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2016

À Michelle, qui l'a aimé la première

1

« Vous avez trois semaines pour retrouver Mercury... ou je vous jure que vous partagerez son sort... »

Au loin, une chaudière cracha un nuage de fumée en vrombissant. Sir Jasper Lynch, appuyé contre le bord d'une cheminée, observait les alentours plongés dans un voile d'obscurité. Les paroles du prince consort résonnaient à ses oreilles.

Tout en étirant lentement ses muscles raides, il fouilla du regard les rues brumeuses en contrebas, à l'affût du moindre mouvement. En tant que maître de la Guilde des Engoulevants – les traqueurs de voleurs –, il avait passé la semaine sur la piste de Mercury, le mystérieux chef révolutionnaire du mouvement humaniste qui empoisonnait la ville de Londres.

Aujourd'hui, il en avait trouvé une.

La présence de Mercury n'avait pas été précisément confirmée, mais la rumeur faisait état d'une cargaison destinée à être exfiltrée clandestinement des enclaves, aux abords de la ville, ce qui avait suffi à éveiller les soupçons de Lynch. Bien que son informateur ignorât ce qu'il contenait, ce chargement bien particulier arrivait tous les mois à la même époque.

Ce n'était pourtant pas difficile à deviner. C'était aux enclaves, à la fois prison et usine, que les

mécaniques étaient contraints de travailler l'acier pour rembourser la greffe de leurs prothèses. Cette enclave-ci était en charge de fabriquer des membres à destination de l'armée d'automates qui protégeait l'Échelon.

Des cheminées menaçantes se dressaient à l'horizon, telles des tours de guet perçant l'obscurité. Le son lugubre des cornes de brume résonnait à chaque passage de bateau sur la Tamise. Le monde semblait étrangement figé, enveloppé d'un vapoureux manteau, à l'exception d'un léger mouvement dans l'ombre.

— Là, murmura quelqu'un dans la ruelle en contrebas. C'est eux ? Quelqu'un leur a donné le signal.

Lynch releva subitement la tête.

Des volutes de brouillard tournoyaient autour d'une silhouette située sur le toit d'en face, léchant ses jambes et son manteau. Garrett. D'un brusque geste des doigts, Lynch donna un ordre silencieux à son lieutenant. Quatre autres personnes, qu'il ne distinguait pas, étaient tapies dans le noir. Tout ce qu'il percevait par le biais de son dispositif de communication, c'était un faible raclement sur les tuiles. Fabriqué à partir de fragments de laiton et de cuir, l'émetteur, qui lui transmettait le moindre des murmures de Garrett, tenait à la perfection dans le creux de son oreille. Garrett, quant à lui, recevait ses ordres quelle que soit la distance qui les séparait.

Le son sourd du fer déplacé sur les toits troublait le silence de la nuit. Quelqu'un chuchota et le bruissement cessa. Lynch se raidit, l'oreille tendue.

— Taisez-vous, ordonna une voix froide et basse. Vous voulez que tout le monde nous entende ? Rappelez-vous que ces fichus suceurs peuvent percevoir des paroles à des kilomètres.

Des humanistes, plus aucun doute là-dessus.

Lynch s'accroupit au bord du toit, le cœur battant. Il se pencha, englouti par la pénombre, et repéra immédiatement sa proie. Grâce au virus du besoin qui l'affectait, ses sens étaient incroyablement affûtés. Un sang bleu pouvait ainsi percer les nuits les plus sombres et percevoir le moindre murmure, mais ces avantages ne compensaient pas l'appétit féroce qu'il ne parvenait jamais à assouvir, ni son impitoyable soif de sang...

Trois silhouettes dissimulées sous de longues capes à capuche rôdaient dans l'allée. L'une d'elles, munie d'un bâton lumineux, était celle d'un homme de grande taille, aux larges épaules et aux joues grêlées. Il s'agenouilla devant une bouche d'égout et en sortit une lourde boîte.

Lynch plissa les yeux. Plusieurs personnes se trouvaient à l'intérieur des égouts, mais il n'aurait su dire si elles venaient des enclaves ou si elles appartenaient à ce groupe mystérieux. Il leva une main pour suspendre ses ordres, recula pour se fondre dans l'obscurité et écouta. Si des mécaniques se servaient du système d'évacuation pour faire sortir en fraude la ferronnerie des enclaves, alors le prince consort devait en être alerté.

Un mois plus tôt, les humanistes avaient tenté de bombarder la Tour d'Ivoire, le siège du pouvoir de l'Échelon. L'enquête s'était révélée désastreuse ; la moitié des aristocrates avaient piétiné les preuves et Lynch n'avait qu'un seul témoin en détention, qui refusait de passer à table. Le seul semblant de piste qu'il détenait se trouvait dans sa poche : un morceau de cuir arraché au manteau d'une femme dans l'une des antichambres. Une humaniste, selon lui, impliquée dans l'explosion. Son odeur avait depuis longtemps quitté le lambeau, mais s'il fermait les

yeux, il parvenait encore à la faire resurgir dans son esprit. Elle imprégnait sa mémoire comme s'il ne pouvait plus lui échapper.

Peut-être cette femme se trouvait-elle là-dessous ? À cette pensée, son sang ne fit qu'un tour. Il voulait la retrouver – il le devait. Pourtant, au cœur de la nuit, il se demandait parfois si ses motivations étaient bien les mêmes que celles du prince consort.

Lynch déglutit péniblement et s'efforça de chasser cette mystérieuse femme de son esprit. Il avait une tâche à accomplir.

Qu'est-ce que les humanistes pouvaient bien faire ici ? Cherchaient-ils des explosifs ? Une arme pour contrer la redoutable armée d'automates qui patrouillait dans les rues ?

Il devait absolument mettre la main sur cette boîte.

— Dépêchez-vous, pressa le meneur du groupe.
On est en retard.

Un homme grogna.

— C'est que c'est rudement lourd, tu vois.

— C'est souvent le cas de l'acier, oui, murmura le premier.

— C'est quoi ? siffla quelqu'un.

Le silence retomba. Lynch se colla de nouveau contre la cheminée en brique.

— Je crois que j'ai vu quelque chose bouger, souffla la même voix. Là-haut. Sur le toit.

— Des Engoulevents ?

— Grouillez-vous, répéta le chef. Il faut y aller.
Tout de suite.

Lynch fronça les sourcils lorsqu'il vit l'un de ses hommes filer entre les cheminées. Trop tard. Ils étaient repérés.

Lynch descendit la pente du toit et bondit dans le vide. À la périphérie de son champ de vision, il vit Garrett et les autres se déplacer, puis il atterrit les

genoux pliés pour amortir le choc dans la nappe de brouillard qui s'accrochait aux pavés de la ruelle.

Un homme aux épaules dignes de celles d'un boxeur pila devant lui, la bouche ouverte sous l'effet de la surprise. Ses bras s'arrêtaient au-dessous des coudes, complétés par des avant-bras mécaniques alimentés par un encombrant système hydraulique. C'était un travail grossier et rudimentaire, dépourvu de la chair synthétique que les maîtres forgerons de l'Échelon étaient capables de façonner. Du travail d'enclave.

— Les Engoulevents ! s'écria l'homme.

Il propulsa son poing vers Lynch et les tuyaux hydrauliques de son bras sifflèrent dans la nuit.

Lynch saisit l'homme par le poignet et balaya ses pieds d'un coup sec avant de le plaquer face contre terre.

Une ombre fila dans la brume. Lynch discerna brièvement une cape sombre et un pistolet qui étincelait dans la faible lueur phosphorescente du bâton lumineux abandonné au sol.

— Lâchez-le, ordonna le chef d'une voix grave.

Il arma le chien de son pistolet.

Lynch ne distinguait presque rien de son adversaire sous sa capuche. Un masque en satin noir recouvrait son visage et sa gorge, sans laisser paraître un seul millimètre de peau. Et soudain, il *sut*.

— Mercury, souffla-t-il sans quitter des yeux le canon du pistolet.

Une vague fiévreuse s'empara de son corps et des ombres dansèrent dans son champ de vision ; il se laissa un bref instant dominer par la soif et le besoin. *Cet enfoiré se trouvait juste devant lui.*

Lynch perçut le dé clic une fraction de seconde avant que l'arme fasse feu. Il roula sur le côté tandis qu'un son creux retentissait. Un Engoulevent

apparut derrière lui et se figea au contact de la minuscule fléchette ornée d'une plume bleue qui s'était enfoncée dans sa poitrine. Lexis Hicks, l'une des jeunes recrues. Il chancela, laissa échapper un soupir et s'effondra aux pieds de Lynch. Ses yeux restèrent ouverts tandis qu'il tremblait sur les pavés, le corps aussi raide qu'une planche, momentanément paralysé.

Lynch releva la tête. Les fléchettes à la ciguë dont se servaient désormais les humanistes le forçaient à la vigilance. Le poison neutralisait les sangs bleus pendant cinq à dix minutes, les laissant à la merci des humains. En tant que prédateur, cette soudaine source de vulnérabilité le préoccupait.

Les épaules de Mercury se raidirent, mais il ne perdit pas une seconde. Il pivota sur lui-même et prit la fuite dans la ruelle, sa cape fendant les volutes de brouillard tandis que son ombre s'allongeait.

— Dispersion ! cria quelqu'un.

Des hommes jaillirent des égouts et battirent en retraite au milieu des Engoulevents. Garrett en saisit un au passage et le plaqua contre un mur avant de lui passer les menottes. Les humanistes filaient comme des souris dans les différentes ruelles. Ils n'étaient pas assez nombreux pour tous les rattraper, mais ils pouvaient en capturer quelques-uns. Quant à Lynch, il se contenterait d'un seul. Oh oui. Coupez la tête du serpent et vous les aurez tous...

— Il est à moi, gronda-t-il à Garrett en s'éloignant de son lieutenant.

Il s'engouffra précipitamment dans la ruelle et rattrapa le révolutionnaire en le saisissant par sa cape. Mercury pivota et lui décocha un vicieux crochet du gauche en plein visage. La douleur irradiait la pommette de Lynch et sa vue se brouilla l'espace d'une

seconde. L'homme devait tenir quelque chose dans sa main. Peut-être un poing américain.

Mercury fit volte-face, se libéra de sa cape et prit la fuite, laissant Lynch le tissu à la main et une faible odeur de poudre dans les narines.

Maudit soit-il ! Lynch bondit à sa suite avec une implacable détermination.

La ruelle aboutissait à une impasse et les murs de pierre qui entouraient les enclaves s'élevaient dans le ciel nocturne. Lynch ralentit quand Mercury se tourna vers lui et le dévisagea à travers les minuscules fentes de ses yeux.

— N'approchez pas, l'avertit le chef révolutionnaire en brandissant son arme.

— Le problème, avec ce nouveau modèle de pistolet à fléchettes, c'est qu'il nécessite un rechargement manuel. Il semblerait que vous soyez à court de munitions. Ou bien vous vous en seriez déjà servi...

Il n'avait aucun doute là-dessus.

Mercury leva le menton en même temps qu'il abaissait son canon.

— Ça ne me rend pas moins dangereux pour autant.

Lynch se frotta la joue et l'ecchymose qui était sans aucun doute déjà en train de s'y former.

— Je n'en attendais pas moins de vous. Avec quoi m'avez-vous frappé ?

— Ce n'était rien qu'une petite tape amicale, milord. (Les mots étaient empreints de sarcasme.) Approchez donc si vous en voulez une autre.

Ils se jaugèrent à distance. La manière de parler de son ennemi intriguait Lynch. Quelque chose le mettait mal à l'aise. Des cris retentirent derrière lui. Il vit le révolutionnaire reporter son attention par-dessus son épaule, puis faire un pas hésitant en arrière avant de heurter le mur.

— Vous n'avez nulle part où fuir, dit Lynch d'une voix douce. Nulle part où vous cacher.

— Il y a toujours une issue. *Au revoir*¹, monsieur.

Mercury se débarrassa du pistolet à vapeur et en sortit un plus lourd de sa ceinture. L'espace d'un instant, Lynch songea qu'il allait lui tirer dessus, mais il orienta son arme vers le ciel et appuya sur la détente.

Un grappin se propulsa dans l'obscurité, rattaché à une corde qui fendit l'air en sifflant. Le métal accrocha la pierre au-dessus d'eux, puis le révolutionnaire tira sur la corde et actionna un bouton situé sur le côté de l'arme.

— Non... s'exclama Lynch en bondissant.

Il effleura des doigts le bout de la botte de Mercury tandis que ce dernier s'élançait dans les airs. Un éclat de rire rauque jaillit dans les ténèbres. Lynch grogna et frappa la pierre du plat de sa main. Il le tenait. Il le tenait et il l'avait laissé échapper.

Il retroussa les lèvres en relevant la tête. Il était risqué pour un sang bleu d'entrer dans les enclaves. Lors des récentes émeutes, des dizaines de mécaniques s'étaient fait piétiner dans les rues par la cavalerie de métal de l'Échelon. Les sangs bleus – ou les suceurs, comme les appelaient les mécaniques – étaient cordialement détestés.

Il plissa les yeux. Lui aussi était dangereux. Il venait de passer une année à traquer cette ordure, tout ça pour laisser Mercury lui filer entre les doigts. Les menaces du prince consort résonnèrent sinistrement à ses oreilles. *Ramenez-moi sa tête. Ou c'est la vôtre qui tombera !*

Certainement pas. Lynch jeta un regard alentour, cala son pied dans une fissure entre les pierres, puis

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

commença à se hisser au mur à la seule force de ses bras, les muscles tendus.

C'était bien la dernière chose à laquelle Mercury s'attendrait.

L'énorme piston coulissa dans son cylindre en soufflant un nuage de vapeur. La femme connue sous le nom de Mercury acheva son ascension, l'haleine chaude et humide derrière le masque de soie qui recouvrait son visage, les yeux furetant nerveusement autour d'elle.

Ici, dans les enclaves, une lueur chaude et orangée illuminait les poutres d'acier des hangars et les immenses chaudières. Sous terre, l'endroit était parsemé de tunnels dans lesquels vivaient les ouvriers, mais à la surface, l'espace était occupé par les ateliers de travail. Ce n'était pas vraiment une prison – les mécaniques avaient droit à une demi-journée de congé toutes les deux semaines –, mais pas loin.

Les lingots de métal brillaient d'un éclat rouge vif et la poussière de charbon épaississait l'air ambiant. Les mécaniques, ombres silencieuses qui évoluaient entre les vagues de chaleur chatoyantes, devaient également maintenir les chaudières en marche pendant la nuit. Rosalind dépassa l'un d'entre eux en tablier de cuir troué alors qu'il enfournait du charbon dans l'ouverture béante d'une chaudière, et la vapeur brûlante forma une légère couche de transpiration sur sa peau. Quelques gouttes coulèrent entre ses seins et humidifièrent l'intérieur de son gant droit. Elle ne sentait pas sa main gauche, rien qu'une douleur fantôme là où l'acier remplaçait son membre.

Bon sang. Rosalind se débarrassa du grappin après avoir actionné le mécanisme de rappel et commença à tirer sur son gant droit. Son cœur refusait de se

calmer et ses gestes étaient animés par une fièvre qu'elle connaissait bien. Il était stupide de s'en réjouir, mais le danger et la mise à l'épreuve de ses nerfs agissaient sur elle comme une drogue dont elle avait été longtemps privée.

Elle n'arrivait pas à croire en sa malchance. L'Engoulevent lui-même, en chair et en os.

Un homme de l'ombre, un mythe. Rosalind n'avait pu apercevoir distinctement son visage dans l'obscurité, mais l'intensité de son expression ne lui avait pas échappé, et elle avait senti la caresse de son regard sur sa peau. Son adversaire le plus redoutable, un homme dont l'objectif était de capturer et de neutraliser les humanistes. Son apparition l'avait secouée et Rosalind n'était pourtant pas une femme que l'on surprenait facilement.

Elle se faufila entre des rangées de courroies munies de prothèses métalliques. Les poils se dressèrent sur sa nuque. Elle savait que ce dernier voyage était risqué, mais elle n'avait pas eu le choix. La loi martiale étouffait la ville depuis l'attaque de la Tour d'Ivoire, mais elle avait besoin des membres que les mécaniques lui avaient promis.

Les sangs bleus les plus éminents, y compris le prince consort et sa reine humaine, étaient réunis ce jour-là, et l'attentat avait porté un coup puissant à l'Échelon. S'il avait réussi, la majorité de ces parasites auraient été rayés de la carte, ne laissant que les classes ouvrières – les humains – pour abolir l'esclavage et sortir du joug de la servitude. Plus de taxes de sang, plus d'armées de Cuirasses pour les opprimer...

Le plan était audacieux.

Si seulement il avait fonctionné.

L'espace d'un instant, Rosalind regretta presque de ne pas en avoir été à l'origine, mais le groupe

de mécaniques qu'elle avait sauvés des enclaves enfumées un an plus tôt afin de leur faire travailler l'acier pour son compte avait agi dans son dos. Au cours des six derniers mois, elle les avait exhortés à la patience, alors que les mécaniques murmuraient entre eux qu'elle se montrait trop douce, trop clémente pour mener le mouvement humaniste. Au final, ils avaient pris le problème à bras-le-corps. Rosalind avait tenté d'empêcher l'attaque pour essayer de sauver son jeune frère, Jeremy, que les mécaniques avaient embobiné avec de grands discours. Ils s'étaient servis de lui et l'avaient envoyé livrer la bombe en personne.

L'attentat avait été un désastre. L'Échelon avait désormais pris la mesure de la menace que représentaient les humanistes. Quand la loi martiale avait été imposée et que leurs têtes avaient été mises à prix, Rosalind s'était retrouvée dans l'obligation de disperser les membres encore sous son commandement. Son frère aîné, Jack, et elle avaient dû se cacher tout en se lançant désespérément à la recherche de Jeremy.

Elle n'avait plus aucune nouvelle de lui depuis ce jour, pas plus qu'elle n'en avait des mécaniques qui l'avaient trahie, elle et le reste du mouvement. Il ne lui restait d'eux que le goût amer de la culpabilité dans la bouche. Elle savait pourtant que Jeremy avait voué une admiration sans bornes à leurs leaders, les frères Mendici et Mordecai, mais elle n'avait rien fait pour mettre un terme à son idolâtrie. Elle avait été trop occupée par la cause et par son projet personnel pour réaliser ce qui se passait au sein de sa propre famille.

Le bruit d'une pierre heurtant l'acier retentit avec fracas. Rosalind fit volte-face et scruta les alentours, les poings levés dans un geste défensif. Son regard

fouilla les ombres. Il ne l'aurait tout de même pas suivie ici ? Les enclaves étaient dangereuses pour une créature de son acabit.

Mais ses yeux ne rencontrèrent que l'immobilité. Des étincelles jaillissaient au loin d'un poste de soudure à vapeur, mais il n'y avait personne en vue.

Ça ne signifiait pas pour autant qu'il n'était pas là.

Elle recula lentement sans cesser de scruter les environs. Cette impression de danger lui était familière. Elle avait été une enfant espion, un assassin, et ces années de pratique lui avaient appris à savoir quand elle était observée et quand elle ne l'était pas.

— Vous êtes fort habile, déclara une voix froide derrière elle.

Rosalind pivota en brandissant le poing droit. L'Engoulevent s'en saisit brutalement sans sourciller.

— Mais je m'y attendais, murmura-t-il et, pour la regarder, il dut baisser les yeux.

Il maintenait en l'air le bras de Rosalind avec une force cruelle.

— J'vous retourne le compliment, répliqua-t-elle, le souffle court. (D'où avait-il pu sortir ?) Mais c'est pas très malin pour un homme comme vous d'traîner par ici.

Elle tenta de libérer son bras mais il était inébranlable. Une lueur rougeoyante illuminait le visage de son adversaire, soulignant la sévérité de la ligne de ses sourcils et son nez de rapace. Il ressemblait au diable avec ses lèvres dures et cruelles, et ses yeux qui semblaient la transpercer.

Une épaisse carapace de cuir noir – l'armure officielle de la Guilde des Engoulevents – protégeait son torse.

— On sait tous les deux que je peux tuer tous les mécaniques qui risquent de débouler.

Elle remarqua qu'il parlait d'une voix douce, avec un timbre si grave et éraillé qu'il fallait presque tendre l'oreille pour l'entendre. Il ne devait pas avoir souvent à hausser le ton. C'était quelqu'un qui commandait et n'était que rarement déçu.

— Oui, acquiesça-t-elle en pliant son majeur avant d'en tordre l'extrémité.

La lame de quinze centimètres dissimulée dans sa prothèse glissa en silence à travers le gant. C'était l'un des nombreux perfectionnements de sa nouvelle main. Elle pouvait embrocher un homme d'un coup de poing.

— Mais j'parlais pas d'eux, reprit-elle. C'est mon territoire ici, pas le vôtre.

Rosalind recula d'un pas pour prendre son élan et précipita sa lame vers Lynch. Celui-ci lui attrapa le poignet et se décala sur le côté, évitant de peu l'arme qui effleura ses côtes au lieu de s'y enfoncer. Il s'écarta, toucha sa blessure et découvrit ses doigts poisseux et noirs de sang. À la lumière, il y aurait distingué une nuance bleuâtre – ce qui expliquait l'origine de leur nom.

Lynch déglutit, puis releva vers elle des yeux pâles et intenses, emplis d'une promesse de vengeance. Le sang de Rosalind se glaça dans ses veines. Elle s'empara du couteau caché dans sa botte et éprouva son contact familier dans sa main.

— Voilà qui n'était pas très malin, souffla-t-il.

Les ombres remuèrent. Rosalind se déplaça et frappa à l'endroit où elle pensait le trouver. Mais une main l'agrippa et un pouce ferme appuya sur le nerf qui courait le long du sien.

— Allez au diable, jura-t-elle alors qu'elle lâchait le couteau, impuissante.

Elle connaissait mille façons de désarmer un homme, mais lorsque l'Engoulevent lui rabattit

violemment le bras dans le dos et qu'il la fit pivoter pour la plaquer contre le mur de brique, elle comprit qu'elles ne lui seraient d'aucune utilité. Car il les connaissait aussi.

La force de Lynch la terrifiait en même temps qu'elle la galvanisait. *Voilà un ennemi à ta taille*, songea-t-elle avec un frisson. Un ennemi qu'elle pourrait bien être incapable de vaincre.

Il remonta un peu plus son bras dans son dos et l'immobilisa en appuyant entre ses omoplates. Des points noirs se mirent à valser devant ses yeux mais elle s'efforça de ne pas crier. Elle choisit plutôt de se détendre pour apaiser la douleur, un peu comme quand lorsqu'on masse un muscle noué. Elle était habituée à la douleur, c'était une vieille compagne et, à une époque, elle avait enduré bien pire. Ça ne lui faisait pas peur. Non, elle préférait l'accueillir. Elle savait gérer la souffrance physique, contrairement à la sensation déchirante de désespoir qui s'emparait d'elle chaque fois qu'elle repensait à son frère disparu.

Lynch pressa son corps ferme contre elle et enfonça un genou derrière les siens. Impossible de se dégager, nulle part où aller. Il l'avait adroitement prise au piège. Mais elle avait un autre tour dans son sac, une dernière carte à jouer.

Lynch lui saisit le poignet et écarta sa main métallique du mur pour l'examiner. Il comprima ses tendons pour l'obliger à écarter ses doigts impuissants, puis le tordit dans un sens et dans l'autre. La haine brûlait dans les veines de Rosalind.

— Oui, murmura-t-elle. J'suis un mécanique.

Il passa son pouce sur le surin à l'endroit où il jaillissait du gant et révélait un éclat de l'acier brillant de sa prothèse. Elle n'avait pas pris la peine d'avoir recours à la chair synthétique dont certains se

servaient pour dissimuler leur dispositif. Elle n'était jamais assez réaliste, de la bonne couleur ou de la bonne consistance. Et elle ne voulait pas se conformer aux exigences de l'Échelon. Ils pouvaient aller au diable. Elle était suffisamment humaine à son goût, avec tous les droits qu'un humain devait posséder malgré ce qu'on pouvait dire des mécaniques.

Lynch enclencha le dispositif de rétractation et la lame coulissa à l'intérieur.

— Très astucieux, petit. Pas étonnant que vous frappiez comme Molineaux¹.

— Lâchez-moi et j'vous fais une nouvelle démonstration.

Le silence s'étira, puis Lynch éclata d'un rire bref, une sorte de glapissement semblant indiquer qu'il n'avait pas ri depuis longtemps.

Puis son rire mourut aussi vite qu'il était apparu. Il desserra la pression autour du bras de Rosalind et celle-ci s'effondra contre la brique, l'épaule douloureuse.

— Je n'en doute pas.

Il l'attrapa par le pan de son manteau pour la faire pivoter et la saisit par le col.

— Peut-être que vous finirez par m'avoir, mais je ne tiens pas à tester cette théorie. Vous êtes destiné à finir à Chancery Lane.

Les quartiers de la Guilde des Engoulevants. Une fois là-bas, elle ne reverrait jamais la lumière du jour. Sauf sur le chemin de l'échafaud.

— J'ai une meilleure idée, avançat-elle avec audace. (*Le dernier tour dans son sac...*) Vous et moi... on pourrait trouver un arrangement.

1. Molineaux est un ancien esclave noir de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, devenu boxeur professionnel et combattant à mains nues. (*N.d.T.*)

Des yeux gris et froids rencontrèrent les siens. Elle les distinguait plus nettement, maintenant que sa vue s'était habituée aux nuances rouges infernales des lieux, mais elle n'avait pas changé d'opinion : Lynch serait capable de livrer sa propre mère à la justice si celle-ci enfreignait la loi.

En revanche, il y avait toujours un moyen de manipuler un homme. Même un homme comme Lynch devait désirer quelque chose qui était hors de sa portée... il fallait seulement qu'elle découvre quoi.

— Vous essayez de corrompre la mauvaise personne, déclara-t-il d'un ton glacial.

D'une main froide et impersonnelle, il palpa ses bras, ses aisselles et descendit jusqu'à ses hanches. Il trouva les petites bourses attachées à sa ceinture – des poudres et préparations empoisonnées spécifiquement conçues pour blesser un sang bleu. Leurs regards se croisèrent, puis Lynch tira d'un coup sec sur sa boucle de ceinture. Celle-ci coulissa à travers les passants et Rosalind prit une vive inspiration.

— Tout le monde est corruptible, dit-elle. Vous voulez quoi, Lynch ? De l'argent ? Le pouvoir ?

Une lueur de mépris passa sur ses yeux tandis qu'il jetait sa ceinture sur le côté.

— Rien que vous soyez en mesure de me donner. Et si vous bougez les mains, je vous les brise. Même celle en acier.

Sur ce, il s'agenouilla et glissa ses paumes sur l'intérieur des jambes de Rosalind. Elle ne put s'empêcher de tressaillir ; personne, depuis son mari, ne l'avait plus touchée à cet endroit et cette sensation la troublait.

Elle possédait un autre couteau dans sa botte. Il s'en empara et le cala à sa propre ceinture, puis ses mains passèrent doucement à l'arrière de ses genoux, et la pression de ses doigts était juste assez ferme

pour la contraindre à retenir son souffle. Plus haut... encore plus haut... puis ses paumes se posèrent juste au-dessous de ses fesses.

— Vous avez oublié un endroit, se força-t-elle à articuler alors qu'il se redressait.

Si elle voulait lui échapper, elle allait devoir se montrer plus maligne que lui, et pour ça, il lui fallait émousser ses sens.

Il laissa ses doigts traîner sur sa hanche.

— Où ça ?

— Plus haut, murmura-t-elle en penchant la tête en arrière pour le regarder dans les yeux. (Ses gants en cuir doux glissèrent sur le lin rêche de son chemisier.) C'est mon meilleur atout.

Il écarta son pouce sur ses côtes, sous son sein. Si proche... Elle préférait garder secret son sexe, mais les hommes se laissaient souvent avoir par le battement séducteur de ses cils. Elle n'éprouvait que du mépris pour ceux que cette erreur avait fait tomber sous sa lame.

— Plus haut, l'encouragea-t-elle.

Son estomac se noua et une chaleur inattendue se propagea entre ses cuisses. Rosalind humecta ses lèvres sèches.

Ne pense pas à ce qu'il est. Sers-toi de lui ; sers-toi de ton corps.

Il écarquilla les yeux en découvrant la courbe légère mais immanquable de sa poitrine. Elle était bandée afin de ne pas la gêner dans ses mouvements, mais Lynch restait un homme. Il savait ce que ça signifiait.

— Surprise, murmura-t-elle.

— Nom d'un chien.

Il retira sa main comme si elle était en feu. Il plissa les yeux mais elle y lut le chaos de ses pensées.

— Vous ! Vous étiez dans la tour. Avec la bombe.

Il la saisit par l'arrière du crâne et empoigna une mèche de ses cheveux, puis il lui pencha la tête en arrière pour exposer sa gorge tandis que Rosalind se débattait vainement.

Elle sentit une barbe rêche contre sa joue et l'effroi la gagna aussitôt. Il posa sa mâchoire sur la peau douce juste au-dessous de son oreille. *Non !* Elle se démena sauvagement et enroula ses doigts d'acier autour de son poignet, mais elle savait qu'elle ne pourrait rien faire pour l'arrêter s'il avait décidé de lui prendre son sang.

— *C'est vous*, murmura-t-il.

Elle réalisa alors qu'il humait son parfum. Il ne s'intéressait pas à ses veines, en fin de compte. Rosalind se détendit en tremblant, l'estomac retourné. *Ayez pitié, Seigneur.* Elle était au moins épargnée de ce viol-là.

Son esprit était en ébullition.

— Comment ça ?

Comment savait-il qu'elle se trouvait à la Tour d'Ivoire le jour où les mécaniques avaient posé la bombe ? Le jour de la mort du duc de Lannister ? La soupçonnait-il d'avoir participé à l'attentat ?

Lynch releva la tête sans lâcher le crâne de Rosalind. Elle aperçut son regard et se figea. *Danger.*

Il sortit un fragment de cuir de sa poche et le tint entre deux doigts.

— Vous avez laissé ça derrière vous. Il était imprégné d'odeurs. La vôtre, celles de deux autres personnes, et celle de la poudre.

Il s'agissait d'un insignifiant morceau de cuir dont elle n'avait même pas remarqué la disparition.

— Et vous l'portez sur vous depuis tout c'temps ? Comme c'est touchant !

— Au cas où j'en oublierais l'odeur.

Rosalind se plongeait dans son regard et une sorte d'intuition surgit soudain dans son esprit comme cela lui arrivait parfois. Lynch avait envie d'elle. Elle devina qu'elle était sa petite obsession personnelle. Un mystère, qui excitait son intellect aussi bien que son désir.

— Et maintenant ? murmura-t-elle, convaincue qu'elle le tenait, qu'elle avait trouvé sa faiblesse. Il n'y a toujours rien avec quoi je pourrais vous corrompre ?

Il saisit le message et recula en gonflant les narines. Rosalind s'effondra de nouveau contre la brique en écartant les mains pour se rattraper. Une autre femme aurait pu être vexée de ce rejet, mais elle avait sondé ses yeux et il ne s'agissait pas de répulsion de sa part. L'espace d'un instant, elle y avait même décelé une lueur d'intérêt.

— Vous avez tiré sur le duc de Lannister et tenté de faire exploser la cour. Si vous pensez que je vais passer un quelconque arrangement avec vous, vous vous trompez lourdement.

— J'ai tiré sur le duc, avoua-t-elle. Mais j'ai fait que le blesser. Il étranglait une de mes connaissances.

— Vous niez être à l'origine de l'attentat ?

— J'essayais de l'empêcher.

— Vous me prenez pour un idiot ?

Elle eut l'audace de faire un pas vers lui.

— Si j'avais pensé qu'ça fonctionnerait, j'aurais mené moi-même l'action, mais c'est pas moi qui suis à l'origine de c'plan.

Non, elle s'était lancée à la recherche de Jeremy.

— Ah non ? (Lynch se pencha vers elle, menaçant.) Alors, qu'étiez-vous en train de faire, ce soir ? Qu'est-ce que vous mijotez ?

— À vous d'me l'dire.

Elle releva les yeux derrière les fentes de son masque.

Lynch lui saisit le menton et le caressa à travers le satin noir. Puis il y glissa son doigt et retroussa le masque au-dessus de sa bouche.

— Je veux voir votre visage.

Elle lui attrapa la main.

— Non.

Rosalind saisit l'occasion et lécha le bord de son pouce.

Lynch retira vivement sa main, le regard noir.

— Vous me décevez. Rien de ce que vous pourrez dire ou faire ne me fera changer d'avis. Vous êtes en état d'arrestation, jupons ou non.

Il s'apprêta à lui attraper le poignet mais elle l'esquiva et captura le sien. Les muscles de son bras se crispèrent, mais Rosalind leva lentement sa main sans jamais le quitter des yeux. Elle pressa la paume de Lynch sur sa joue et tourna la tête pour y poser ses lèvres. Lynch lui retourna un regard de froide indifférence, mais son pouls s'était accéléré.

Rosalind fit lentement glisser sa langue sur sa peau.

— Ça vous excite pas ?

Elle se rapprocha encore un peu de lui et retourna son poignet pour embrasser la chair tendre du dos de ses doigts.

— Vous, murmura-t-elle. Et moi. Deux ennemis qui finissent par se réconcilier.

Elle posa son autre main à plat sur sa cuirasse, au niveau de son ventre. Le cuir était poli par le temps et l'usure. D'une douceur incroyable. *Comme sa peau.*

Cette pensée la prit au dépourvu. Elle n'avait senti pareille curiosité qu'une fois dans sa vie, et pour son mari, un homme pour lequel elle éprouvait

respect et admiration. À ses yeux, Lynch n'était digne ni de l'un ni de l'autre.

À moins que ?

Elle en avait beaucoup appris sur lui au cours des derniers mois. Elle avait découvert le genre d'homme qu'il était, quel adversaire elle affrontait. La réponse l'avait rendue nerveuse. Les gens le disaient froid et implacable. Impitoyable. Même l'Échelon lui prêtait un cœur de fer.

L'homme qui se tenait devant elle était dur. Elle le ressentait instinctivement. Mais cette expression sur son visage... oh, non, il ne s'agissait pas de froideur. Pas du tout.

— Après tous ces mois passés à m'traquer, Lynch, susurra-t-elle d'une voix douce comme une caresse malgré ses méninges qui tournaient à plein régime, voilà qu'vous m'avez enfin capturée. Vous êtes pas curieux ? Vous voulez pas me goûter un peu avant d'me livrer au prince consort ?

Elle retournait ses propres pensées contre lui.

— Non.

Il pencha la tête vers elle, la respiration saccadée.

L'excitation montait en elle. L'anticipation. Elle ne s'était pas sentie aussi vivante depuis des années. C'était comme si elle avait déambulé telle une somnambule pendant tout ce temps, et que la présence de Lynch lui faisait l'effet d'un seau d'eau glacée en plein visage. Elle fit glisser sa main sur les ondulations de sa cuirasse et releva les yeux sans bouger la tête.

— menteur.

Une vive rougeur colora ses pommettes. Lynch lui jeta un long regard tandis que l'indifférence avait disparu de ses traits. Ses pupilles se coloraient de noir à tel point que Rosalind se retrouva face aux yeux d'un démon dont la raison était dominée par la soif et le désir.

Elle le tenait.

Rosalind se hissa sur la pointe des pieds et plongea ses doigts d'acier dans les mèches sombres de ses cheveux. Elle baissa les paupières, attira son visage à elle et guida sa bouche vers la sienne.

Elle avait déjà embrassé des hommes dans l'exercice de ses fonctions, les avait séduits d'un sourire aguicheur sans jamais ressentir la moindre émotion. Ça n'avait jamais eu d'effet sur elle. Pourtant, elle se surprit à trembler en caressant le corps recouvert de cuir sous ses gants. Ses paroles n'avaient pas seulement séduit Lynch – elle devait aussi reconnaître leur impact. L'excitation provoquée par l'interdit.

L'haleine fraîche de Lynch effleura ses lèvres sensibles. Il résistait.

— Retirez votre masque, l'exhorta-t-il d'une voix rauque en caressant à son tour sa joue tremblante.

— Non.

Elle le sentit reculer, en conflit avec sa raison. En désespoir de cause, elle releva la tête et plaqua sa bouche sur la sienne.

Un frisson parcourut l'imposante silhouette qui l'enveloppait. Lynch se raidit, sous le choc, pendant qu'elle dévorait ses lèvres et les caressait avec sa langue. Il colla son corps ferme contre elle et elle sentit le moment où il capitula. Il prit son visage entre ses mains et lui rendit son baiser comme s'il était au désespoir, cédant à une passion si soudaine qu'elle en fut déstabilisée. Elle devinait le goût de la solitude dans son empressement tandis qu'un sentiment dangereux et inconnu naissait en elle. Un écho à son désir qui lui faisait l'effet d'un coup de poing dans le ventre.

Rosalind se détourna et reprit son souffle dans les cheveux de Lynch, hésitant à faire marche

arrière. Mais aussitôt qu'elle put respirer, ses doutes refluèrent.

Il empoigna une mèche de cheveux à la base de sa nuque pour ramener son visage à lui, glissa ses lèvres froides sur son menton, puis le long de sa gorge. Rosalind s'agrippa à son épaule, attentive à ne pas laisser paraître sa vulnérabilité. Si elle se concentrait sur ses caresses, sur chacune des sensations délicates qu'il provoquait en elle lorsqu'il l'embrassait, alors elle serait capable de garder le contrôle.

Un sang bleu. Pourtant, c'était bien un homme qu'elle sentait sous ses mains inquisitrices, et le goût d'un homme qu'elle percevait dans son haleine sucrée. Il intensifia son baiser et força la barrière de ses lèvres avec sa langue, sans plus faire preuve de la moindre retenue. La palpitation entre ses jambes dont elle avait été si longtemps privée devenait presque douloureuse. Huit longues années s'étaient écoulées depuis la mort de Nathaniel, et elle n'avait jamais regretté de n'avoir pas pris d'amant. Elle n'avait même jamais trouvé un homme à son goût. Mais le danger constituait une addiction à part entière et elle se sentait électrisée par l'homme qu'elle tenait dans ses bras. L'Engouement. Son ennemi le plus cher. Une entité de l'ombre qu'elle avait pris un immense plaisir à contrecarrer tout au long des six derniers mois.

Un homme auquel elle s'apprêtait à échapper une nouvelle fois.

Son dos heurta le mur de brique. Lynch fit remonter ses lèvres dans son cou et s'empara de nouveau de sa bouche. Elle eut à peine le temps de respirer et de s'agripper à sa chemise que déjà il lui offrait sa langue. Une myriade de sensations surgit en elle ; la saveur de son baiser, son parfum enivrant, le

frottement de ses tétons contre le tissu en lin qui les comprimait et la caresse des doigts de Lynch avant qu'il l'attrape par les fesses pour qu'elle enroule ses jambes autour de ses hanches.

Rosalind enfonça les ongles de sa main gantée dans ses épaules. Doux Jésus... elle s'oubliait de nouveau... Elle l'embrassa, lui mordit la lèvre, l'aspira entre ses dents. Il lui serait si agréable de s'abandonner totalement, de céder à...

Non.

Lynch lui plaqua les mains contre le mur, mais elle se débattit.

La tête lui tournait.

— Laissez-moi... laissez-moi vous toucher. Je veux vous sentir.

Ses paroles semblèrent apaiser ses ardeurs et Rosalind perçut l'éclat de ses yeux obscurcis. Elle n'était pas la seule à lutter contre son attirance. Si elle lui laissait ne serait-ce qu'une seule seconde de répit, alors elle risquait de le perdre complètement.

Jamais. Rosalind céda, colla ses hanches contre lui pour éprouver son érection entre ses cuisses, dure comme un roc. Elle laissa son corps chevaucher le sien, ses paumes glisser sur ses épaules pour l'attirer plus près. Elle rejeta la tête en arrière et entrouvrit les lèvres.

Lynch plaqua une main contre le mur à côté de sa tête en frissonnant.

— Vous êtes le diable, murmura-t-il.

Puis il lui mordit avidement la bouche et fusionna de nouveau avec elle.

Rosalind passa les doigts sur les muscles tendus de son cou et les joignit derrière sa nuque. Il fallait seulement qu'elle retire le gant de sa main mécanique. Elle le laissa retomber discrètement puis grogna contre ses lèvres quand elle sentit les

mains de Lynch sur ses fesses la coller brutalement contre lui.

Une simple torsion de l'articulation de son annulaire mécanique et une aiguille pointue émergea de l'intérieur. Rosalind sentit l'haleine de Lynch sur ses lèvres et réalisa qu'elle hésitait, qu'elle essayait de gagner du temps. Elle glissa le bras sur son épaule tandis que sa barbe lui irritait la joue.

Encore un instant.

Presque...

À califourchon sur ses hanches, elle rejeta la tête en arrière, les yeux brillants de passion.

— Je regrette presque, souffla-t-elle d'une voix haletante, d'être obligée de faire ça.

Puis elle enfonça l'aiguille dans son cou et lui injecta la ciguë.

Lynch se raidit avant d'être secoué de spasmes.

— *Non !*

Il s'effondra contre elle, s'agrippa aux briques pour essayer de se retenir, les genoux tremblants.

Rosalind reposa les pieds au sol avec légèreté, plaquée contre le mur par le corps lourd et dur. Tant mieux, car elle n'était pas certaine que ses jambes l'auraient portée, à cet instant précis. Elle rattrapa Lynch par les aisselles tandis qu'il marmonnait quelque chose. Des mots qu'elle n'avait probablement pas envie d'entendre.

Elle l'allongea par terre, recula, rétracta son aiguille dans la cavité de son doigt et rajusta l'articulation. Une sensation qui s'apparentait à de la culpabilité s'empara d'elle.

Quelle bêtise ! Quel risque inutile ! Les sentiments n'avaient pas leur place dans son monde. Ni les émotions. Les uns comme les autres pouvaient lui coûter la mort en une fraction de seconde.

Son couteau était fixé à la ceinture de Lynch. Ce dernier la fixait et elle comprit ce qu'il avait à l'esprit.

Il lui suffirait de lui trancher la gorge pour être débarrassée de tous les Engoulevents, ainsi que de la loi martiale. Le coup serait dévastateur pour l'Échelon, qui pourrait bien ne pas s'en relever.

Elle s'empara du couteau et en éprouva la forme familière. Ses doigts se crispèrent inconsciemment sur le manche tandis qu'elle observait Lynch. Ce ne serait pas le premier sang bleu qu'elle tuerait.

Allez, mon petit faucon. Fais-le. Tu es comme tu es, après tout. Qu'est-ce qu'une mort supplémentaire ?

Elle pouvait presque entendre la voix de Balfour au creux de son oreille. Son désir mourut rapidement et un filet de bile remonta dans sa gorge. *Non.* Elle n'était plus sous ses ordres. Plus maintenant. Elle s'était libérée de son joug au moment où elle s'était tranché la main.

Ça n'a pas d'importance. (Ce murmure lui donnait la nausée.) *J'ai fait de toi celle que tu es. Et tu ne pourras jamais y échapper...*

— Non, protesta-t-elle tout bas.

Un bruit de métal résonna et elle réalisa qu'elle avait lâché le couteau.

Lynch fut agité d'une convulsion, un gargouillis dans la gorge. Elle n'arrivait plus à détourner son regard. Elle comprit qu'il savait. Il savait qu'elle ne pouvait pas le tuer. Non, pas qu'elle ne pouvait pas. Qu'elle ne *voulait* pas.

Idiot. Elle secoua la tête et recula d'un pas, piétinant de la vieille limaille répandue au sol. Elle risquait de le regretter. Tactiquement, ce n'était pas le bon choix. L'entraînement qu'elle avait suivi lui dictait de terminer le boulot.

Lynch remua les doigts. Depuis combien de temps était-il neutralisé ? Une minute ? Deux ? La durée

d'efficacité de la ciguë dépendait du taux d'hématocrite. Si le sien était élevé, alors il risquait de commencer à reprendre le contrôle de son corps avant qu'elle ait pu prendre la fuite. Cette perspective ne lui était pas vraiment agréable, surtout avec l'expression qu'elle lisait dans son regard.

Rosalind ramassa son couteau et le rangea dans l'étui de sa botte. Des étincelles jaillirent d'un poste à souder situé non loin. Elle s'accroupit pour vérifier que personne n'avait été témoin de la scène. Dans le cas contraire, elle serait contrainte d'achever Lynch.

Laisse tomber le couteau. Contente-toi de partir et de le laisser seul ici. Sans défense.

Une seconde d'hésitation. Ce serait si simple... mais quelque chose l'arrêtait, comme une sorte de culpabilité qui lui était jusqu'alors inconnue. C'était la seconde fois en quelques mois qu'elle laissait la vie sauve à quelqu'un qu'elle aurait dû exécuter. Rosalind jura tout bas et se pencha pour attraper les poignets de Lynch. Elle le tira derrière une chaudière pour le mettre à l'abri des regards.

— J'veux que vous sachiez qu'j'vous ai vaincu, murmura-t-elle en s'agenouillant à ses côtés.

Les yeux de l'homme étincelèrent dans les ombres, et la lueur rougeâtre des chaudières se refléta dans leurs profondeurs. Une promesse de vengeance. Elle hocha lentement la tête. Ceci – ce qu'elle avait entamé, ici, ce soir – ne s'arrêterait pas jusqu'à ce que l'un des deux prenne définitivement le dessus.

— *Je viendrai... m'occuper de toi...*

Il parvenait à peine à parler, mais ces mots la firent frissonner.

Un serment. Une promesse de mort.

Elle tourna les talons et s'éloigna. Le monde était rempli de couleurs vives et l'énergie faisait

vibrer son corps tout entier. Elle se sentait vivante, éveillée.

— Alors je vous attends.

« Alors je vous attends. »

Une main se posa sur son épaule et Lynch se réveilla en sursaut. Les vestiges de son rêve se dissipèrent lorsqu'il reconnut le décor de son bureau. Il cligna des yeux et observa les papiers éparpillés qu'il était en train d'étudier, ainsi que l'encre qui tachait ses doigts. Du sang séché était resté incrusté sous ses ongles après qu'il eut nettoyé sa blessure. Malgré le virus du besoin qui avait fait de lui un sang bleu et accélérât la cicatrisation, le coup de Mercury l'avait affaibli.

Garrett recula et haussa un sourcil.

— Vous devez aller vous reposer.

Lynch passa une main sur son visage las et secoua la tête.

— Je dois retrouver Mercury. Un résultat concernant l'analyse de la boîte ?

Garrett se renfrogna et traversa la pièce pour aller s'agenouiller devant le feu. Il se servit du soufflet pour raviver les flammes sur les maigres bouts de charbon et ajouta du petit bois.

— Où est Doyle ? Il devrait prendre soin de vous un peu mieux que ça.

Lynch recula son fauteuil et se leva.

— Il est déjà passé jouer l'infirmière, je l'ai renvoyé. Alors, la boîte ?

— Elle contenait une sorte de mécanisme à vapeur en acier. Un condensateur à distillation, d'après Fitz. Ça peut servir dans toutes sortes de machineries.

Fitz s'y connaissait. Ce jeune génie ne restait jamais de marbre devant une nouvelle invention. C'était un domaine qui le fascinait. Lynch pinça les lèvres.

— Inutilisable, si je comprends bien ?

— Pas sûr. J'ai envoyé Byrnes aux enclaves avec quelques hommes pour se renseigner sur le modèle.

— Ils ne trouveront rien, déclara Lynch en se tournant vers l'armoire à liqueur. Les mécaniques des enclaves sont remarquablement muets ces temps-ci.

— Oui, depuis que le prince consort leur a envoyé la cavalerie il y a deux mois, ajouta Garrett.

Lynch se servit un petit verre de sang en mesurant consciencieusement la dose. Puis il reboucha la bouteille.

— Fais attention à l'endroit où tu te trouves quand tu dis ce genre de choses.

— On est au quartier général de la guilde !

— Et je ne me fais pas d'illusions : le Conseil doit avoir au moins trois espions dans les lieux.

Lynch vida son verre. Le sang frais enflamma ses sens. Sa vue se brouilla et l'espace d'un court instant, le monde fut recouvert d'une pellicule noir et gris. Il reposa lentement le verre. Il en voulait plus ; il en mourait d'envie. Pourtant, il ne se l'autoriserait pas.

— Vous pensez qu'ils ont des hommes au sein de la guilde ?

— J'en suis certain.

Le Conseil en savait beaucoup trop sur ses affaires pour qu'il puisse s'agir d'une simple coïncidence. Lynch se hâta de changer de sujet afin d'aborder celui qui le préoccupait.

— Aucun signe de la femme ?

Garrett vint s'appuyer contre le bureau et croisa les bras, le regard neutre. Trop neutre. Lynch ne lui avait pas demandé ce qu'il avait entendu dans son émetteur ; sa portée était limitée, pourtant la

vitesse à laquelle Garrett l'avait retrouvé indiquait qu'il s'était trouvé à proximité.

— Les gars sont rentrés. Aucune trace d'elle. La piste olfactive s'est arrêtée près de Piccadilly Circus. Quelqu'un a jeté une de ces bombes chimiques qu'utilisent les humanistes pour effacer toute odeur.

La petite maligne. Lynch plissa les yeux. Il était tombé dans son piège comme un bleu, et cette histoire lui restait en travers de la gorge. Elle était quelque part dans la nature, sans aucun doute en train de rire dans son dos. Le pire de tout, c'est que ses hommes l'avaient retrouvé avant qu'il ait repris le contrôle de son corps, encore allongé sur le dos et partiellement paralysé. Garrett l'avait couvert en les envoyant sur la piste de la révolutionnaire en fuite, mais ils en avaient bien assez vu.

— Je ne comprends toujours pas bien comment elle vous a eu. Vous êtes loin d'être un pigeon qu'on plume facilement.

Même si la façon de s'exprimer de Garrett imitait fidèlement les manières de l'Échelon, parfois ses racines ressortaient dans le choix de ses mots.

— Alors on est deux, répondit Lynch d'une voix dure et sèche.

C'était une manière d'exhorter Garrett à changer de sujet.

Cette rencontre l'avait frustré. La gent féminine représentait une distraction face à laquelle il s'était longtemps cru invulnérable. Il était dans une colère noire d'avoir été envoûté aussi aisément.

Le sexe n'était qu'une autre forme de soif, et il pensait avoir un contrôle efficace sur ses besoins. Il contrôlait de près la dose de sang que son corps exigeait et mettait une femme dans son lit quand il sentait que son désir l'imposait. Pas une seule fois

l'un de ses besoins n'avait pris le dessus. Jusqu'à aujourd'hui.

Et il ne lui avait pas fallu davantage qu'un petit murmure de péché dans l'oreille, que des doigts cajoleurs sur sa cuirasse... Il avait à peine aperçu son visage, rien que ses lèvres sous le bord retroussé de son masque.

Sa mémoire sensorielle lui revint par vagues ; le léger contact de sa main sous son sein, ses longues jambes enroulées autour de ses hanches tandis qu'elle se cambrait contre lui, son souffle chaud qui lui brûlait les lèvres...

Satanée créature. Son corps se remit soudain en éveil et il savait pourquoi.

Il avait couché avec quelques-unes des plus belles femmes que l'Échelon avait à offrir, et il se souvenait rarement de leurs noms. Mais celle-ci le hantait. C'était un mystère. Un défi. Une partie de lui attendait avec impatience leur prochaine rencontre, désireuse de pousser l'aventure plus loin. Cette fois, il aurait le dessus et il avait bien l'intention d'en profiter, de lui faire payer chaque seconde d'humiliation et de la laisser en plan, implorante.

Il avait hâte.

Lynch ferma les yeux et s'efforça de se calmer. Ces pensées étaient pure folie – c'était la soif qui s'exprimait, ses démons personnels. Il était *l'Engou-levent*, nom d'un chien ! Et quand il lui aurait mis la main dessus, il la mettrait en état d'arrestation et la livrerait au Conseil.

Fin de l'histoire.

Quand il rouvrit les yeux, il trouva Garrett en train de l'observer avec perspicacité. Une mèche de ses cheveux couleur noisette lui barrait le front, ce qui attirait inlassablement l'œil des femmes. Ou peut-être était-ce ce sourire que Garrett leur adressait. Il avait son rôle

à jouer dans la guilde malgré sa faiblesse pour tout ce qui portait un jupon. Il suffisait de le laisser cinq minutes dans une pièce avec une femme qui refusait de parler pour qu'il ressorte avec ses aveux signés, accompagnés des détails les plus intimes de sa vie.

Garrett connaissait les femmes par cœur. Et il savait quand un homme avait été vaincu par l'une d'elles.

— Si tu souffles un seul mot de tout ça...

Un sourire furtif apparut lentement sur les lèvres de Garrett.

— Ça ne me serait même pas venu à l'esprit, monsieur.

2

Rosalind grimpait les marches du vieil escalier et la flamme de sa bougie vacilla dans l'air froid. Il avait été conçu des années auparavant pour relier la plateforme souterraine à une station abandonnée à la surface. Aujourd'hui condamné, il avait été oublié depuis longtemps, mais Rosalind avait soigneusement arraché quelques lattes de bois pour créer une brèche – un accès à son monde, aux cavernes moisies et aux tunnels obscurs qu'on appelait les Souterrains.

De l'eau gouttait quelque part au loin. Les seuls autres sons étaient le faible frottement de ses bottes plates contre le sol et l'écho du vent qui rugissait à travers les tunnels ferroviaires désaffectés. Rosalind retira le masque étouffant qui recouvrait son visage et l'air frais caressa sa peau. Elle soupira de soulagement.

Elle sentait encore le souffle de Lynch sur sa peau, qui revenait la hanter pour la railler, elle et ses actes.

Ou plutôt sa réaction.

Tu as aimé ça.

Cette pensée déstabilisante la prit aux tripes. Elle n'avait jamais accordé d'intérêt aux hommes, considérant ce déficit comme un soulagement, jusqu'à ce que Nathaniel fasse irruption dans sa vie et l'initie aux délicieux supplices du désir sexuel. Son mari avait été la plus grande lumière de sa vie... et son

plus grand chagrin. Si sa mort lui avait bien appris quelque chose, c'était à ne plus jamais se trahir elle-même. Et à ne jamais plus laisser un homme entrer dans sa sphère intime.

Elle y était parvenue. Jusqu'à aujourd'hui.

Elle se força à desserrer les doigts de son masque de satin et le fourra dans sa poche, la mine sombre. Ce soir, elle avait mené le jeu et y avait pris du plaisir. Ça ne se reproduirait plus.

Elle venait d'arriver sur le quai quand la bougie s'éteignit. L'obscurité soudaine neutralisait sa vue mais pas ses autres sens. Elle sentit quelque chose bouger et leva aussitôt un bras pour se protéger. Elle tordit un doigt et sentit la vibration de la lame qui sortait de son articulation métallique...

Un poing la heurta en haut de la poitrine, lui coupant le souffle. Puis une ombre la plaqua contre le mur de brique qui s'effrita autour d'elle.

— T'es morte, annonça une voix rauque avec une pointe de dégoût.

Rosalind pencha la tête tandis que ses yeux s'adaptèrent à l'obscurité et haleta, tentant de desserrer l'étau autour de ses poumons. Elle avança imperceptiblement la main et le bout de la lame s'enfonça dans un muscle ferme.

— Et toi, étripée.

Un grognement. Puis Ingrid s'écarta.

— Ça suffirait pas à me tuer.

C'était vrai. Rosalind grimaça. Un révolutionnaire distrait est un révolutionnaire mort. Elle fit rentrer la lame dans sa main mécanique et passa son pouce sur l'acier poli.

— Tu reviens plus tôt que prévu.

— Tu es en retard.

La silhouette sombre qui s'était matérialisée dans les profondeurs du souterrain commençait à prendre

forme. Ingrid la dominait en taille, avec son mètre quatre-vingts, ses épaules larges et ses hanches galbées. Elle tenait ce physique de guerrière de ses ancêtres nordiques, bien qu'elle fût plus petite que la plupart des gens de son peuple. Le virus du loupe qui engendrait les loups-garous stimulait la croissance et le développement musculaire. C'est du moins ce que disaient les scientifiques.

Malgré le ton rude employé par Ingrid, Rosalind perçut une pointe de peur dans sa voix.

— Je suis de retour, dit-elle en glissant sa main sur l'avant-bras d'Ingrid.

La femme était comme une sœur pour elle. Une sœur autoritaire et parfois surprotectrice, mais Rosalind avait appris à l'apprécier.

— Disons que j'ai eu une prise de bec aux enclaves. On peut faire une croix sur le nouveau condensateur.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je suis tombée sur les Engoulevents.

Un silence. Puis Ingrid souffla lentement.

— Avec une lame bien aiguisée, j'espère !

— Malheureusement non. Viens. On doit se réunir avec Jack et passer en revue le déroulement de la nuit.

Rosalind bondit sur les rails et Ingrid l'imita. Un rat couina dans le noir et Rosalind sourit tandis que son amie jurait.

— Fichues bestioles, maugréa Ingrid.

Elle resta près de Rosalind, juste au cas où.

— Ils ne viendront pas t'embêter, la rassura Rosalind en disparaissant dans le tunnel obscur et silencieux.

Elles parcoururent quelques centaines de mètres le long des voies abandonnées. Ingrid n'avait aucun problème pour se diriger dans le noir, mais Rosalind devait faire appel à sa mémoire et compter les pas

en silence. À tâtons, elle trouva une porte cerclée de fer dans la paroi latérale. Un courant d'air agita ses cheveux avec un sifflement. On aurait dit un cri lointain, mais il s'agissait sans aucun doute de l'un des trains en service dans un proche tunnel.

Certains des habitants qui s'aventuraient en ces lieux prenaient ces sons lugubres pour les plaintes des fantômes de mineurs et d'ingénieurs morts piégés lors de l'effondrement de la ligne qui partait vers l'est. Ou de ceux qui avaient péri trois étés plus tôt, assassinés par le vampire qui avait hanté les Souterrains avant d'être finalement abattu.

Rosalind n'était pas effrayée. Un vampire n'était qu'un sang bleu qui avait mal tourné et elle savait comment tuer ces créatures. Quant aux fantômes... eh bien, elle avait déjà bien assez à faire avec les siens.

Elle se faufila dans le tunnel d'accès, trouva l'échelle de métal et la descendit. Ingrid la suivit et referma la porte en fer derrière elle.

Une lumière vert pâle brûlait en contrebas. Rosalind sauta le dernier mètre et atterrit au fond d'un vieux conduit d'aération. Un immense ventilateur tournait au ralenti et projetait des ombres vacillantes dans la lueur phosphorescente. Un homme était appuyé contre le mur de brique grêlé, les bras croisés sur la poitrine, la mine sombre. Il se détendit dès qu'il la vit.

— Jack, laissa-t-elle échapper avec un soupir de soulagement.

À en juger par le peu qu'elle distinguait du visage de son frère, il semblait fatigué. Un gros monocle de vision nocturne était disposé sur son œil et un masque en cuir dissimulait la moitié inférieure de son visage. La teinte verdâtre de la lentille qui amplifiait la lumière la troublait. Avec cet équipement, il voyait presque aussi bien qu'Ingrid.



POUR elle

J'ai Lu pour Elle

Achetez vos livres préférés
livrés directement chez vous,
ou téléchargez-les en un clic sur
www.jailupourelle.com

**Profitez
de nombreux
avantages!**

- Précommandez les **futures parutions**
- **Donnez votre avis** sur vos lectures
- **Accéder à un service client** à votre écoute
- **Recevez des cadeaux** en édition limitée
- **Rencontrez** des auteurs et des éditeurs...



À très vite sur www.jailupourelle.com!



11496

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
Par GRAFICA VENETA
le 6 juin 2016.

Dépôt légal : juin 2016.
EAN 97822900*% ' *
OTP L21EPSN001256N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion